

Le tableau volé

Policier

À propos de l'auteur

Daniel Paraire est né le 1er mai 1956 à Clermont-Ferrand d'une mère Coudoise et d'un père Chaurien. À l'âge de 15 ans, il quitte l'Auvergne et sa famille pour un apprentissage de cuisinier dans un hôtel 4 étoiles de la Côte d'Azur. Après quelques années dans différents

hôtels-restaurants de grand standing dans plusieurs régions de France, il exporte son savoir-faire en Angleterre et au Danemark. À la naissance de sa fille, il retourne dans son pays pour stabiliser sa vie de famille. Passionné d'art, il axe son temps sur la peinture en participant à de nombreux concours et salons artistiques dans lesquels il est primé régulièrement. Désireux de transmettre son savoir, il a au sein d'une association de peinture, ouvert une section « *Peinture à l'huile* » où il dispense bénévolement des cours. Depuis plusieurs années, il assume la présidence de cette association. Ses débuts avec l'écriture datent de 1993 par quelques nouvelles (non publiées). Depuis, sa vie est régie par l'écriture de romans, policiers, thriller, ainsi que par la peinture.

Du même auteur

Chez Bookelis :

ELLE voulait voir l'océan

Voici de mes nouvelles Tome 1

Voici de mes nouvelles Tome 2

Voici de mes nouvelles Tome 3

Chez Adéquat éditions :

Panique au camping

Chez Mille Plumes :

Le mystère du lac d'Aubusson

L'histoire qui est contée est totalement imaginaire.

Ni les faits ni les personnages principaux n'ont existé.

Certains lieux sont réels, d'autres totalement sortis de mon imagination.

Daniel Paraire

Le tableau volé

Policier

ISBN : 979-10-227-4421-8

© Daniel Paraire

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Titre original : Le tableau volé

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite
par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de
l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une

contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle...

Remerciements :

Wikipédia pour son aide précieuse.

Béatrice pour son soutien moral.

Chapitre 1

Denis

1er juillet 1968. Depuis hier, la chaleur était torride, la France transpirait durant cet épisode de canicule. Il faisait 36° à Clermont-Ferrand. Dans le petit studio de la rue Fléchier de vingt-cinq mètres carrés qui lui servait d'atelier, Denis Canet, étouffait. Il avait pourtant tenu la fenêtre et les volets fermés, mais la chaleur avait pénétré quand

même. On se serait cru dans un four. La température dépassait les trente degrés. Il était totalement nu. La transpiration ruisselait sur son torse velu. La sueur dégoulinait de ses aisselles, traçant un sillon aigre le long de ses côtes. De grosses gouttes circulaient entre ses poils telle une boule de flipper enfermée sous sa vitre, cherchant désespérément la sortie. L'odeur qui s'échappait de ses aisselles empestait la minuscule pièce. N'y tenant plus, Denis ouvrit la fenêtre et rabattit les persiennes, se disant qu'après tout il ne ferait pas beaucoup plus chaud dans l'atelier. Au mieux, l'odeur s'évacuerait.

Le pinceau en main, Denis cherchait en vain l'inspiration, cette inspiration qui quelquefois faisait défaut aux artistes, même aux plus grands. Il pensait à Picasso, son mentor, qui peignait nu dans son atelier. Souffrait-il lui aussi de la canicule ?

« Lui, il était inspiré, pensait-il, moi, je ne suis plus bon à rien. »

Denis, la quarantaine, de taille moyenne, 1,75 mètre pour 70 kilos. Brun, le cheveu crépu qui lui donnait l'air d'un mouton noir d'Ouessant. Les yeux marron surmontés de sourcils épais, un nez droit, légèrement pointu. Une grande bouche ornée de lèvres pincées, presque inexistantes cachait en partie son menton fuyant, lui faisant ainsi un faciès de grenouille.

Après son divorce ; sa femme lui ayant demandé de choisir entre elle et la peinture, il avait osé faire le choix de devenir peintre professionnel et de vivre de son art ; perdant ainsi sa femme et ses trois enfants. Peu à peu, les commandes devenaient régulières. D'ailleurs, pour son plus grand plaisir, il venait de signer un contrat avec une galerie de Hong Kong qui se proposait de lui acheter ses toiles. L'argent commençait à affluer régulièrement. Pourtant, Denis

n'était pas serein.

« *La tuile* » comme il disait.

Depuis plus d'un mois, il était en panne d'inspiration. Plus rien ne sortait de son imagination. Ses pinceaux restaient désespérément inemployés ; les couleurs séchaient sur sa palette. Le white-spirit se clarifiait dans son bocal, déposant une boue grisâtre au fond du pot.

« Pourtant, ce n'est pas le moment, pensait-il, je dois envoyer cinq toiles en Chine avant la fin du mois. Je n'en ai que quatre de faites, et encore, il faudrait que je termine la quatrième. Elle n'est pas tout à fait finie même s'il ne reste plus grand-chose à rajouter avant de la terminer. J'ai au moins une journée complète de travail, sans compter le temps de séchage avant de

la vernir. Ça va être juste. Mes toiles doivent arriver avant le 1^{er} août à Hong Kong. L'exposition doit ouvrir au public le 3 ; jamais je ne serais prêt à temps, il faut impérativement que je trouve une solution sinon les Chinois vont dénoncer mon contrat et je me retrouverais de nouveau à la case départ, sans argent pour vivre. Ce n'est pas avec ce que je vends dans les expositions de Clermont-Ferrand que je vais pouvoir vivre. Il faut que je trouve rapidement une solution. »

— Je vais faire un tour place des artistes, ça me donnera peut-être des idées, finit-il par dire tout haut.

Denis enfila un jean, mit un t-shirt taché de peinture et décousu sous un bras. Il lassa ses baskets et descendit les trois étages de l'immeuble. Il prit la direction de la rue Ballainvilliers pour rejoindre les quelques artistes qui exposaient une fois par semaine au bout de la rue Saint-Esprit sur

l'esplanade de l'impasse du Jeu de Paume.

La place des artistes avait été créée il y a quelque temps déjà, juste avant les événements du mois de mai. La municipalité de la ville de Clermont-Ferrand ayant autorisé des artistes de tout bord à venir présenter leur travail au public chaque premier lundi du mois.

On avait le plaisir d'y trouver des peintres à l'huile, des aquarellistes, des pastellistes, quelques portraitistes, et même des sculpteurs sur différents matériaux. C'était un peu notre place du Tertre à nous cette place aux arts dans notre bonne capitale auvergnate. C'était pratique, l'école des Beaux-arts se situait de l'autre côté de la rue, dans l'ancienne halle aux blés que le Conseil général avait rachetée pour en faire une école d'art.

Surtout, ça permettait à quelques baladins fauchés de glaner quelques francs pour pouvoir survivre.

Il n'était pas loin de midi, la chaleur était torride, les artistes s'étaient réfugiés au café des Beaux-arts pour se désaltérer. Ils refaisaient le monde en compagnie de canettes de bière et de petits verres de vin blanc. Les quelques sous gagnés lors de la vente de leurs œuvres étaient immédiatement dépensés en cafés ou en boissons alcoolisées. Les plus en fond payaient pour leurs camarades. Quelques-uns mangeaient un sandwich jambon beurre histoire d'absorber le trop-plein d'alcool. D'autres fumaient en attendant d'éventuels acheteurs tout en critiquant le gouvernement actuel.

Par cette chaleur et à l'heure du repas, les affaires n'allaient pas fort. Les promeneurs se faisaient rares, préférant rester dans la fraîcheur toute relative de leurs habitations. Pour beaucoup d'artistes, cette vie de bohème en compagnie des potes était beaucoup plus enrichissante que la vente d'une de leurs réalisations.

Denis arriva sur la place déserte, il fit le tour des toiles, critiquant mentalement ses collègues.

« Lui, il n'a jamais su tenir un pinceau. Celui-là, sa toile n'est même pas finie, et l'autre là-bas on dirait un dessin de gamin. Et cette sculpture, regarde-moi ça ! Il y a un bras plus long que l'autre. On ne dirait pas que la plupart d'entre eux ont fait les beaux-arts ! Je me demande ce qu'on leur apprend. Des amateurs ! Voilà le terme exact, des amateurs. »

Il était comme ça Denis ; il n'y avait que sa peinture qui était bonne. Il fallait toujours qu'il se croie meilleur que les autres. Lui était un véritable artiste. Les autres n'étaient que des amateurs. Ils faisaient de la peinture en dilettante, pas comme lui qui était un vrai

professionnel.

Tout à coup, parmi les toiles exposées, une peinture attira son regard. Il s'arrêta, subjugué par la puissance de ce tableau. Devant lui se trouvait la toile qu'il aurait aimé peindre.

Chapitre 2

Stanley

Stanley Harrow sortit en titubant du bistrot.

Comme tous les jours à cette heure-là, son plein d'alcool était déjà fait. Le cheveu hirsute, grand blond aux yeux bleus, le nez camus, la lèvre supérieure agrémentée d'une fine moustache à la Clark Gable. Toujours vêtu d'un jean délavé dont la couleur initiale avait depuis longtemps disparu, remplacée par tous les essuyages de pinceau. Un t-shirt jauni par le temps et la transpiration, décoré de tâches de gras et de vin, moulait son torse chétif. Traces artistiques de ses agapes journalières. Une canette à la main, il sortit du bistrot. Il chaloupa vers son stand et resta médusé.

Stanley, Stan pour ses amis, était Américain né à Boston en 1922, issu d'une famille bourgeoise. Son père travaillait à l'ambassade des États-Unis à Boston. Maman tenait une galerie d'art dans le quartier résidentiel de Beacon Hill, lieu très prisé des collectionneurs en tous genres.

Papa ayant été muté à Paris, le fiston avait suivi, préférant tenter l'aventure dans la capitale française plutôt que de traîner ses guêtres dans la grisaille bostonienne. Après des études à l'École des Beaux-arts de Paris, diplôme en poche, il fit part à son diplomate de père, de son choix de vivre de son art. Papa lui ayant donné sa bénédiction et quelques milliers de francs, il prit la route, carnet de croquis, crayon graphite et une boîte de couleurs à l'eau pour tout bagage. S'arrêtant dans les villes, tirant le portrait de ses contemporains pour quelques sous qu'il se dépêchait d'aller transformer en canettes de bière. Mangeant plus souvent liquide que solide ; couchant sous une porte cochère ou sur un banc public. Parfois dans les fossés quand il se trouvait hors d'une ville et que son taux d'alcoolémie l'empêchait d'aller plus loin.

Quelquefois, mais c'était rare, une personne lui achetait une aquarelle ou un dessin et lui proposait de l'héberger pour une ou deux nuits. Ces jours-là, c'était la vie

de château pour Stan. Pensez donc, le gîte et le couvert ! Quelle aubaine pour notre artiste vagabond.

Stanley adorait cette vie de bohème, il se sentait libre. Libre de vivre de son art. Libéré des contraintes et des servitudes de la vie régie par un travail pénible et répétitif. La France lui appartenait. Il la traversa de long en large. Il devint ainsi une référence en géographie nationale. Si vous ne saviez pas dans quel département se trouvait telle ville, il vous suffisait de le demander à notre ami Stanley. Les préfectures et les chefs-lieux n'avaient aucun secret pour lui. Au cours de son périple, il rencontra souvent d'autres paumés tels que lui, partageant leur solitude et leur désespoir autour d'une boutanche de picrate. Le sang des artistes comme ils aimaient à dire. Immanquablement, la discussion tournait autour de leur liberté réciproque. De ces événements du mois de mai qui allaient changer bien des choses, d'après eux. De cette libération des mœurs.

Ils refaisaient le monde selon leurs propres désirs, n'hésitant pas à proclamer haut et fort leur refus d'adhérer à cette société bourgeoise. Chacun y allait de son histoire.

— Jamais je ne serai à la botte du pouvoir.

— Tu as raison. Quand on est artiste, on ne doit pas entrer dans ce système-là !

— On doit prendre leur fric à tous ces bourgeois et vivre selon notre propre philosophie.

Le monde continuait à tourner plus ou moins rond, avec ou sans eux.

Nos artistes se complaisaient à penser qu'ils étaient libres et en fait, ils l'étaient. Dans le troupeau certes, mais cela suffisait à leur bonheur. Outre la politique, leurs palabres dérivèrent souvent sur les filles de passage.

— Tu vis avec quelqu'un en ce moment ?

— J'ai trouvé une petite, mignonne, pas froid aux yeux la même, disait Stanley, on a partagé mon duvet quelque temps du côté de Bourges.

— Elle n'est pas restée avec toi ?

— Non, elle devait aller retrouver un copain en Charente, alors on s'est séparés. J'en ramasserai une autre dans la prochaine ville. Et toi ?

— Moi, répondait le type, ça fait longtemps que je n'ai pas baisé, c'est pour ça que je retourne à Paris. Je connais une fille à Montmartre, je vais voir si elle est seule. J'essaierai de placer quelques dessins place du Tertre.

Les bouteilles et les canettes se vidaient au fil de la nuit, s'entassant sur le bas-côté ; œuvres d'art en aluminium et en verre modelées au gré de l'humeur d'artistes imbibés d'alcool. Épuisés par tant de conversation, les dents du fond baignant dans la bière et le vin rouge, ils finissaient

par s'endormir, ronflant comme des sonneurs.

Pour Stanley, la vraie vie, c'était cela. Les rencontres, le partage d'un quignon de pain et d'un bout de saucisson. Quelques litrons de rouge, un ou deux packs de bière et le souvenir des filles. Pour rien au monde, il n'aurait échangé cette vie de bohème contre un emploi de bureau ou un poste à l'usine Renault.

Sa route s'arrêta un beau jour à Clermont-Ferrand.

Stanley était là, bouche ouverte devant son chevalet. Il n'en croyant pas ses yeux. Son présentoir est vide.

Sa toile à disparue !

— C'est pas vrai, bredouillait-il, c'est pas possible ! Je n'y crois pas !

Il se retourna, fit le tour de la place, fouilla les toiles posées en vrac contre l'arbre au centre de la place, regarda à nouveau et dessoûla d'un coup. Le constat était amer.

— Nom de Dieu, on m'a piqué ma toile !

Affolé, il retourna au bar, manquant de s'entraver dans une sculpture d'un de ses amis. Il entra et se mit à pleurnicher.

— Les copains ! putain... Je n'y crois pas ! On m'a volé une toile !

La terre stoppa soudainement sa circonvolution. Le monde artistique s'arrêtait d'un coup. Les habitués du bar se figèrent, verre en main, sandwich en l'air pour certains. Les baladins le regardaient avec une expression d'horreur, comme si on venait d'annoncer l'interdiction de consommer de l'alcool à tous les artistes de la planète.

— Tu déconnes, Stan !

- Ce n'est pas possible, Stan !
- Quelqu'un t'a fait une blague, Stan !
- Tu es sûr Stan !
- T'as fait le tour de la place voir si tu ne l'as pas posée ailleurs !
- C'est pas le vent qui l'aurait emportée ?
- Tu as bien regardé partout ?

Stanley ne put que bredouiller :

— Non, je vous dis ! Elle n'y est plus, on me l'a volée ! Venez voir si vous ne me croyiez pas !

Les copains sortirent du bistrot sans trop se presser. C'est qu'il faisait tellement chaud dehors et que l'on était si bien devant une bière très fraîche à dire du mal des absents. Au passage, chacun vérifiait qu'il ne lui manque rien, ne sait-on jamais. Si c'était vrai qu'on avait volé une toile à Stan, pourquoi n'en piquerait-on pas une des

leurs ? Les voleurs de tableaux font rarement des fautes de goût, pensaient-ils, persuadés d'être entourés de chefs-d'œuvre.

Effectivement, le chevalet de Stanley trônait là, vide, abandonné au milieu de la place. Aussi vide que le compte en banque de certains de nos artistes.

Il fallut se rendre à l'évidence, la toile de Stanley avait bel et bien disparu.

— T'as raison, Stan ! dit Maurice

— Putain, c'est vrai, je me souviens de l'avoir vue ce matin, une belle œuvre, dit Pierre, c'est dommage !

— C'est vrai que c'était une belle toile, répliqua Michel, le mec qui l'a chourée est un connaisseur.

— Qu'est-ce que je vais devenir maintenant ? Pleurnichait Stanley, c'était la plus belle, je pouvais en tirer au moins mille francs en la vendant dans un salon. Oh putain de merde ! Aidez moi les copains !

— Ne t'inquiète pas dit Michel, on va te la retrouver ta toile.

Maurice se sentant l'âme d'un enquêteur répliqua illico :

— Oui, c'est ça, on va interroger les passants, il y en a peut-être un qui a aperçu le voleur.

Et voilà nos protagonistes qui partirent dans tous les sens, arpentant Clermont-Ferrand tel un banc de sardines lors de l'attaque de prédateurs. Posant des questions à droite et à gauche, apostrophant les rares passants circulant dans la ville surchauffée en cette mémorable journée caniculaire.

— Bonjour monsieur, vous n'auriez pas vu quelqu'un partir avec une toile sous le bras ?

— Madame, vous n'avez rien remarqué non plus ?

— Eh, toi là-bas... oui toi ! Tu n'as rien remarqué de spécial ?